



desclée
de
brouwer

*Olivier
Clément*
L'autre soleil

L'autre soleil

Olivier Clément

L'autre soleil

*Quelques notes
d'autobiographie spirituelle*

Desclée de Brouwer

*Nous remercions le P. Marc Yvan Rupnik de nous avoir aimablement
autorisé à reproduire en couverture du livre un détail de son œuvre :
La Résurrection de Lazare (2000).*

Première édition : Stock, 1975.

© Desclée de Brouwer, 2010
10, rue Mercœur – 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06165-8
ISBN pdf : 9782220087320

J'aime écouter les autres parler d'eux. Je n'aime pas parler de moi. Seul compte, me semble-t-il, ce retournement du cœur qui rend possible l'avenir. « Va et ne pêche plus », dit Jésus à la femme adultère, après l'avoir sauvée de la lapidation. Tout est neuf à nouveau. Il n'y a plus de mort. Or, la mort est le miroir où, sans cesse, nous nous regardons. C'est pourquoi il me semble impossible de parler de moi. Le miroir est brisé. Mais je voudrais tenter de parler de Lui. Comment Il nous cherche. Comment Il m'a cherché, trouvé.

Dans *L'Adolescent*, de Dostoïevski, un homme qui a tout perdu, sa jeunesse, sa femme, sa maison, et va, et va, sans feu ni lieu, vivant de rien, dormant l'été à la belle étoile, purifiant son cœur, marchant vers le « lieu du cœur », et il faut beaucoup de temps, beaucoup d'espace pour parvenir à ce « centre perdu », comme dit Lorentzatos ; cet homme se réveille en plein champ, un matin très tôt, quand tout est léger, neuf, originel. Quand l'autre soleil éclaire, comme pour un jour sans déclin. Et pour la première fois sans doute, cet homme voit, entend, perçoit tout, reçoit tout « dans le mystère ». Il s'était éveillé au soleil. Il s'éveille à l'autre soleil.

Et voici : la prière est l'essence des choses, et l'homme la recueille et l'énonce. « L'herbe pousse – pousse, petite herbe de Dieu ! » Un effroi sacré creuse le cœur, creuse le sable, le gravier, comme j'aimais, enfant, creuser la plage déserte, en hiver, jusqu'à ce que le ciel se renverse et qu'apparaisse, tout au fond, l'eau ronde, l'autre lumière. « Oui, il y a des mystères. C'est terrible pour le cœur, et c'est merveilleux, et cet effroi même réjouit le cœur. » Et l'errant Macaire, ce qui veut dire le « bienheureux », au sens des Béatitudes – « Bienheureux les doux, car ils hériteront la terre », ils l'héritent déjà – le pèlerin Macaire conclut : « Tout est en toi, Seigneur, je suis moi-même en toi, reçois-moi ! »

L'absence apparente de Dieu ouvre l'espace de ce « reçois-moi ». Jusqu'au jour où nous comprenons que c'est Dieu notre liberté, et que son silence, justement, nous rend libres : « Tout est en toi, reçois-moi. »

Quand j'étais enfant, on ne me parlait jamais de Dieu. Jamais lorsque je demandais, comme tous les enfants – même si l'on essaie aujourd'hui de tarir en eux les mots mêmes de la question – pourquoi on vit, pourquoi on meurt. Jamais on ne parlait de Lui, jamais non plus on ne lui parlait, sauf – une fois dans leur vie peut-être – ces femmes venues des tragiques Cévennes, portant en elles la révolte comme une lave mal refroidie, et soudain, devant la mort prématurée d'un proche, éclatant en longs blasphèmes où l'être se disloque.

On ne parlait pas de Dieu, du Dieu vivant. Mais dieu, le mot « dieu », était souvent ce qu'il a cessé d'être aujourd'hui :

un sujet de conversation. Parce que, aujourd'hui, on n'a plus la pudeur du sexe, mais on a celle de Dieu. Le dimanche, le clan se réunissait, ceux de ses membres du moins qui s'étaient fixés à la ville. Ou plutôt, un dimanche sur deux; l'autre, ma famille, au sens restreint, allait au village. Donc, un dimanche sur deux, les sœurs de ma mère, des institutrices, venaient dîner à la maison (dîner, là-bas, c'est ce qu'on appelle à Paris déjeuner). Et mon oncle le camionneur, qui avait passé sa vie à clopiner sur sa jambe de bois par les routes du Languedoc, car ses camions à lui étaient tirés par des chevaux et il lui fallait tenir par la bride la bête de file. Il s'y connaissait en cuisine, il avait appris ça dans les auberges de camionneurs, et souvent il apportait, pour festoyer, un canard muet. Les muets sont meilleurs, disait-il. Et mon oncle l'employé de gare : beaucoup s'engageaient à la « compagnie », de ceux qui descendaient des Cévennes. La conversation était vive, franche. Les femmes, intellectuelles et indépendantes, menaient le jeu. J'attendais avec délices le dessert et la discussion sur l'existence de dieu. Mes tantes étaient déistes dans la tradition de Jules Ferry, tandis que mes parents, maîtres d'école aussi, étaient devenus athées avec le combisme militant. Personne ne se fâchait, personne ne cherchait à convaincre, c'était plutôt comme une musique amicale, et dieu restait à l'intérieur du langage le plus profane. La voix ne baissait, ne vibrait que pour les mystères de l'amour, de la politique et des maladies, la tuberculose surtout (il ne faudrait pas que la « petite » épouse un tuberculeux), et la faiblesse d'esprit... L'Être suprême, déjà bien malade puisqu'il semble incapable de tout arranger et